**Saturne de Sarah Chiche par Carole Zalberg**

« Tout ce qui a blessé, tout ce qui a meurtri brûle désormais au loin dans un grand brasier calme. » J’ai relu cette phrase - une parmi tant d’autres joyaux de phrases, sens, rythme, mélodie produisant grâce et émotion, dans le sublime « Saturne » de Sarah Chiche - un nombre incalculable de fois sans cerner tout à fait ce qui, à ce point, me bouleverse. J’identifie la beauté de la langue, dont je sais qu’elle suffit souvent à me faire frissonner et qui, dans ce roman, est sobre et constante. J’identifie les images renvoyant aux guerres autant qu’au feu de joie. J’identifie la lenteur de ce qui est décrit, son effet d’étrangeté. Mais je sens qu’il y a plus que ça, plus profond, plus loin, plus intime. Il y a dans ces lignes la source même de l’écriture et l’un des sujets du livre : ce fonds incandescent, invisible aux autres et même à soi en dehors des temps d’invention où une voie souvent éphémère s’ouvre jusqu’à lui, ce fonds d’amour fou, de douleurs, de peurs, de plaisirs oubliés ou non, de pertes jamais comblées, où l’on sombre entier ou par pans plus ou moins vastes, et d’où les mots s’assemblent. Après avoir magistralement exploré la figure maternelle - très présente encore ici, trop irradiante pour s’éclipser - Sarah Chiche va plus droit encore vers ses fantômes, père mort jeune, disparu sans qu’on songe à faire comprendre à sa fille alors toute petite enfant que la promesse de sa réapparition ne sera pas tenue à moins de céder à la tentation du suicide, grand-mère aimée puis rejetée pour tout ce qu’elle représente de trahison, de déception, de souvenirs mensongers, oncle ambigu, incarnant trop ce monde fui pour être tolérable. « Saturne » pourrait n’être que gravité et ténèbres. Sa démarche valeureuse, son extrême honnêteté, sa trame vibrante et fragile en font un livre de douceur, de calme après la tempête, paysage lavé, lumière renaissante. Une splendeur. »